

par un grand nombre de colonnes en marbre, en jaspe et en porphyre. On lit sur les murs plusieurs inscriptions en caractères dorés. Les Vahabis interdisaient le pèlerinage à Médine. Seetzen fut donc conduit devant l'émyr; celui-ci, apprenant qu'il était Franc, le relâcha sans lui adresser d'autre question.

De retour à Djedda, Seetzen s'embarqua pour Mokha. On évita Comfodah qui était devenu le repaire des pirates vahabis; on alla relâcher à Maçouah sur la côte d'Afrique, puis on revint vers l'Arabie, et l'on attérit à Hodeïda. Tous les ports de l'Yemen étaient soumis au schérif d'Abou-arisich, à l'exception de Mokha, dont les remparts étaient inexpugnables pour une armée arabe. Malgré cet état de choses, on voyageait aussi sûrement dans l'Yemen que dans un pays de l'Europe civilisée. Seetzen arriva, sans difficulté, à Sana, qu'il appelle Szana. Cette ville lui parut la plus jolie de l'orient. Les maisons sont hautes, et construites en pierre; si les rues étaient plus propres, on pourrait la comparer à quelque-une des meilleures villes d'Europe. Un ancien auteur arabe la nomme *Asel*, ce qui fait conjecturer à Seetzen que c'est la ville de ce nom dont il est question dans l'Écriture sainte.

Seetzen fut victime de son zèle; il s'enfonça dans les montagnes voisines de Sana; depuis 1809,

on n'entendit plus parler de lui. Les nouvelles qui parvinrent à Mokha apprirent que, suivant le bruit public, il avait été assassiné par les gens d'un cheikh qui avait cru trouver des trésors dans son bagage. Ses manuscrits sont restés dans les mains des Arabes.

Dominique Badia, s'étant déguisé en Musulman, parcourut, sous le nom d'Ali-bey, les états barbaresques, l'Égypte, et la plupart des pays de l'Asie soumis aux Turcs. En 1807, il alla en Arabie: « Suez, dit-il, est une petite ville qui tombe en ruines. La mer Rouge, en face de Suez, a tout au plus deux milles de large dans les hautes marées. La navigation de cette mer est affreuse; on va presque toujours entre des écueils ou des rochers à fleur d'eau; de sorte que, pour conduire le navire, il faut toujours que quatre hommes de garde, placés sur l'avant, observent attentivement la route, et, par leurs cris, avertissent le timonier de tourner le gouvernail à droite ou à gauche; la moindre négligence, la moindre méprise, et elles ne sont que trop fréquentes, causent la perte du bâtiment. »

Le navire de Badia éprouva combien cette navigation est hasardeuse. Surpris, pendant la nuit, par une tempête, le capitaine avoua qu'il n'était plus en état de le conduire, et fondit en larmes. Badia et quelques passagers se précipitèrent dans

un canot, et ce ne fut qu'avec des efforts prodigieux qu'ils atteignirent le rivage. Jeté sur une île sablonneuse, où il n'y avait ni habitation, ni rien à manger, il se trouvait dans le plus terrible embarras; heureusement le temps s'éclaircit, et on aperçut le navire mouillé sûrement au large. On n'eut que la peine d'y retourner après avoir ainsi échappé à un péril imminent.

Le port de Djedda, était florissant. Pendant que Badia visitait la Mecque, une armée de Vahabis y arriva pour faire ses dévotions à la kaaba; ces hommes n'étaient vêtus que des morceaux de toile que portent les pèlerins. Ils étaient armés de mousquets, et de grands coutelas à la ceinture. Cette troupe n'avait ni drapeaux, ni tambours.

« J'en vis défilér une colonne qui me parut composée de près de 60,000 hommes, dit Badia, tellement serrés sur toute la longueur de la rue, qu'il ne leur aurait pas été possible de remuer la main. Pendant leur marche, les uns poussaient des cris d'une sainte allégresse, les autres récitaient confusément des prières à haute voix, chacun à sa manière.

« Déjà les premiers pelotons, pour commencer leurs tours de la kaaba, s'empresaient de baiser la pierre noire, lorsque d'autres, impatients d'attendre, s'avancent en tumulte, se mêlent avec les premiers, et bientôt la confusion, parvenue à

son comble, ne leur permet plus d'entendre la voix de leurs guides. A la confusion succède le tumulte. Tous veulent baiser la pierre noire, ils se précipitent; plusieurs d'entre eux se font jour, le bâton à la main. En vain un de leurs chefs monte sur le socle du temple, près de la pierre sacrée: ses cris, ses signes pour ramener l'ordre sont inutiles, parce que le *zèle de la maison de Dieu qui les dévore*, ne leur permet pas d'entendre la voix de leur chef ni la raison. Ils circulent sans ordre autour de la kaaba, et dans leur empressement brisent avec leurs mousquets les lampes de verre qui entouraient la maison de Dieu.

« Ensuite, ils se portent avec trop de précipitation au puits miraculeux de Zem-Zem, dont l'eau doit les désaltérer et les arroser. En peu d'instans, les cordes, les seaux, les poulies sont mis en pièces; le chef et les employés du puits abandonnent leur poste. Les Vahabis restés seuls maîtres, se donnent la main, forment la chaîne, descendent au fond, et tirent de l'eau comme ils peuvent.

« Le grand jour du pèlerinage au mont Aarafat était fixé au mardi 17 février; la plaine qui l'entoure fut inondée de Vahabis. Après le coucher du soleil arriva Saoud leur sultan. Le lendemain un de ses imans fit du haut de la montagne un sermon que les Vahabis applaudirent avec transport

« Au moment du coucher du soleil... quel mouvement ! qu'on se figure une réunion de quatre-vingt mille hommes, deux mille femmes et mille petits enfans avec soixante-dix mille chameaux, des ânes et des chevaux, qui à l'entrée de la nuit veulent tous s'élaner au pas accéléré, suivant le rituel, par une étroite vallée, marchant les uns sur les autres, à travers un nuage de poussière, et une forêt de lances, de mousquets et d'épées. » L'on revint ainsi à la Mecque. Au milieu de la confusion de cette multitude innombrable, il ne se commit pas le moindre désordre ; et quoique tous les Vahabis fussent armés, on n'entendit partir qu'un seul coup de fusil, qui fut tiré par hasard.

La Mecque avait beaucoup souffert de la diminution du pèlerinage, causée par le refroidissement du zèle et par la crainte des Vahabis. La plupart des maisons de cette ville étaient vides ; au lieu de 100,000 habitans, on n'y en comptait guère plus de 18,000. Cette ville offre un aspect plus agréable que les autres villes de l'Orient. Ses constructions suivent les sinuosités d'un vallon dont la largeur n'est que de 155 toises. Les rues principales sont assez régulières ; on peut même les dire belles à cause des jolies façades des maisons ; elles sont d'ailleurs sablées et très-commodes : les habitations se rapprochent du goût persan ou indien, elles ont deux rangées de fenêtres,

avec plusieurs balcons couverts de jalousies, on y voit même plusieurs grandes croisées entièrement ouvertes comme en Europe : le plus grand nombre sont couvertes d'une espèce de persiennes de palmier extrêmement légères, qui garantissent du soleil, sans intercepter le passage de l'air, et se replient à volonté sur leur partie supérieure comme les persiennes dont on fait usage en Europe.

Toutes les maisons, solidement construites en pierre, ont trois ou quatre étages, quelquefois davantage, avec des façades ornées de moulures, de soubassemens et de peintures, ce qui leur donne un aspect gracieux. Il est rare de trouver une porte qui ne soit garnie d'un soubassement, avec des degrés et des bancs des deux côtés.

Les toits sont plats ou en terrasse, et entourés d'un mur de sept pieds de hauteur environ, qui est interrompu d'espace en espace par des clairevoies en briques rouges et blanches, placées horizontalement et symétriquement à sec, pour laisser passage à l'air. Cette disposition a l'avantage de contribuer à l'ornement des façades, en même temps qu'elle garantit les femmes d'être vues quand elles sont sur la terrasse.

La beauté des maisons atteste l'ancienne splendeur de la Mecque ; d'ailleurs les habitans ont un grand intérêt à les bien entretenir, pour atti-

rer les pèlerins, parce que le produit des loyers est une de leurs principales ressources.

Les marchés sont assez bien fournis de vivres et de toute espèce de marchandises communes; la foule les remplit à toutes les heures du jour, principalement à l'époque du pèlerinage. On y trouve alors des restaurateurs ou traiteurs ambulans, des pâtisseries, des étameurs, des cordonniers et d'autres artisans de ce genre.

Les vivres quoique abondans y sont chers, à l'exception de la viande; pour faire du pain, on délaye de la farine dans de l'eau avec du levain ou sans levain, et on obtient de petits gâteaux qui ont près de neuf pouces de diamètre et au plus quatre lignes d'épaisseur; on les vend à demi cuits, et mous comme de la pâte. Le même usage a lieu dans toute l'Arabie. L'eau douce qu'on apporte continuellement des montagnes voisines dans des outres sur des chameaux est bonne. L'eau des puits de la ville, quoique saumâtre et lourde, est potable; le bas peuple n'en boit pas d'autre.

Les femmes à la Mecque jouissent de plus de liberté que dans aucune autre ville musulmane. Elles sont en général laides, et ont le teint très-basané, elles sont assez libres, et presque effrontées. Elles parlent bien et s'expriment avec grâce.

Le peu de commerce qui se fait à la Mecque se borne aux caravanes; en général, la fortune des habitans, composés de Vahabis, de Bedouins et d'Arabes, consiste en un chameau et quelques têtes de bétail. A l'exception des desservans du temple et d'un petit nombre de négocians, les hommes sont toujours armés; les armes les plus communes sont: le coutelas recourbé, la hallebarde, la lance et la massue. On n'y voit qu'un petit nombre de fusils.

Badia essaya vainement de pénétrer à Médine; il fut arrêté à moitié chemin par les Vahabis qui forcèrent la caravane à rebrousser chemin. Le 16 avril Badia s'embarqua à Yemboa pour Suez, puis continua son voyage dans l'Orient.